

LE REFUS SUR TROIS TONS

larmes, revêtit le manteau brun de saint homme, enfourcha son âne et ils sortirent de la ville sans encombre, grâce à la renommée de sainteté du derviche et du respect que tous avaient pour lui.

A quelques portées de fusil de la ville, Nadir, mettant pied à terre, se prosterna dans la poussière et demanda au vieillard sa bénédiction que le derviche lui donna de grand cœur, puis, celui-ci étant retourné sur ses pas, Nadir s'éloigna à la hâte. Il poursuivit sa route jusqu'à la nuit, et, enfin seul, il put donner libre cours à ses larmes, désolé de se voir, si jeune, privé à la fois de tout ce qu'il aimait.

De jour en jour et à mesure que la distance entre Tripoli et lui augmentait, il advint bientôt ce que le temps seul, ce grand régulateur des douleurs humaines, amène inévitablement à sa suite; non pas l'oubli, mais l'atténuation de sa douleur.

Craignant de faire voir son trésor qui eut pu lui faire courir de nouveaux dangers, il s'engagea, après quelques jours de marche, auprès de marchands arabes se rendant en Egypte et que sa bonne mine séduisit.

Ils les captiva encore plus quand ils purent constater sa solide instruction, son bon caractère et sa parfaite connaissance de presque tous les dialectes d'Orient. Arrivés au Caire, ces marchands recommandèrent Nadir à un de leurs compatriotes qui, lui, se rendait à Stamboul, suivi d'une petite caravane.

Nadir pour mieux cacher sa condition, n'hésita pas à s'engager comme domestique, auprès de cet arabe et enfin, après cette route qui lui avait paru bien longue, quels que fussent les sujets de distraction qu'elle put procurer à un jeune homme qui n'avait jamais voyagé, Nadir tomba enfin au terme de son voyage. Quoique le marchand lui offrit de le garder avec lui, Nadir, qui rêvait d'autres destinées et qui avait pu économiser sa petite fortune, le remercia, accepta avec reconnaissance, une faible somme que lui remit son maître et se dirigea vers le haut quartier de la ville dont il voulait voir les monuments.

Il visita la célèbre mosquée de Sainte-Sophie, les tombeaux et nombre d'autres monuments et arriva enfin au magnifique pont de Kerdil.

Comme il s'y engageait, il aperçut un vieil aveugle dont la superbe barbe blanche descendait jusqu'à la ceinture.

Le vieillard, assis sur un banc de marbre, son bâton entre les jambes, psalmodiait des versets coran et des maximes que Nadir trouva fort belles.

L'aveugle chantait :

—La vie est un désert, l'amitié est un pont qui aide à le passer.

—La pierre que ton ami tient à la main, c'est une orange pour toi.

—Quand tu es avec ton ami, tu n'es plus seul et vous n'êtes pas deux.

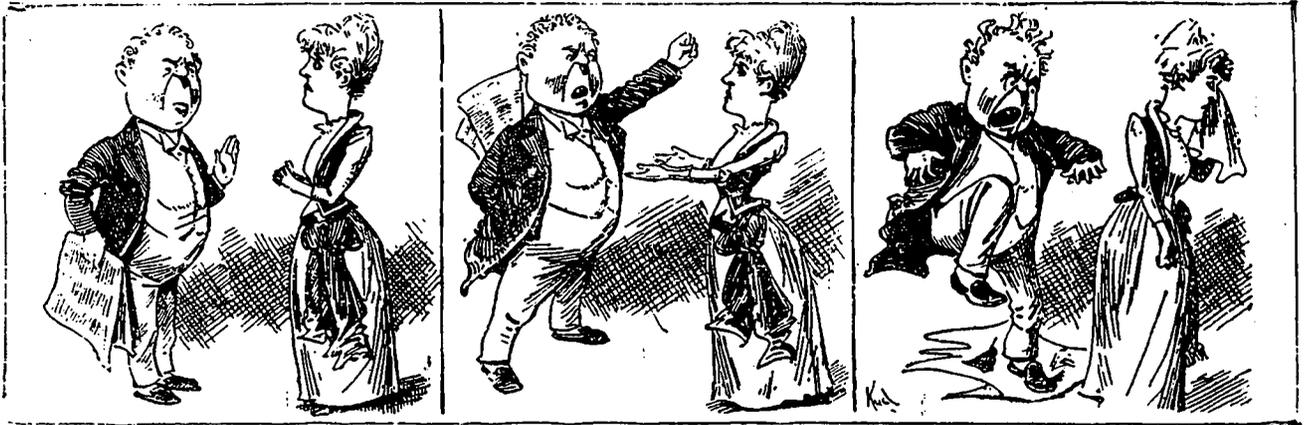
Nadir, voulant récompenser le vieillard du plaisir que lui faisait éprouver ces belles sentences, s'approcha de lui, et tirant un dinar de sa bourse, le lui donna en disant :

—Prends cette aumône, bon vieillard, et que le Seigneur soit avec toi.

L'aveugle prit la pièce, la soupesa et l'ayant portée à ses lèvres s'écria :

—Seigneur, qui es-tu donc, toi qui donne une semblable aumône à un pauvre vieillard dans l'indigence ?

—Bon vieillard, répondit Nadir, je suis un pauvre étranger banni de son pays, un infortuné comme toi, qui, il y a quelques jours, était au sommet de la fortune et qui demain peut-être



I Positif. — Je n'ai pas le sou, aujourd'hui, ma chère.

II Comparatif. — Encore ? Ah ! bien, non.

III Superlatif. — Que le diable t'emporte. Tu peux ruiner la Banque de Montréal.

mendiera son pain comme toi. Mais as-tu encore de beaux dinars comme celui-ci dit le vieillard. —Si tu savais comme il y a longtemps que n'ai touché un dinar.

—J'en ai environ 100 comme celui-ci, dit le bon Nadir, que la naïveté du vieillard amusait.

—Cent dinars ! s'écria l'aveugle, tu possèdes cent dinars ! mais tu es donc un prince qu'Allah a dirigé de mon côté ! Que d'or et que ce doit être beau de voir pareille fortune étinceler au soleil !

Oh ! par pitié, charitable étranger, moi qui ne la puis voir, laisse-moi la toucher, ne fut-ce que du bout des doigts !

Toucher cet or, je pourrai mourir après !

Le bon Nadir, devant ce désir du vieil aveugle, tira sa bourse et, l'ayant ouverte, la mit sur les genoux du vieillard qui y plongea les doigts avec volupté, la ferma, l'ouvrit, la referma encore et la fit sauter en l'air, se réjouissant à son métal que qu'elle rendait et à la grande joie de Nadir, que ce manège enfantin amusait fort. — Puis, tout à coup, il la fit disparaître dans les plis de sa ceinture et se mit tranquillement à psalmodier :

—La vie est un désert, l'amitié est un pont qui aide à le passer.

—Bon vieillard, dit Nadir, j'ai contenté tes désirs, rends-moi ma bourse ; mais l'aveugle continua :

—La pierre que ton ami tient à la main, c'est une orange pour toi.

—Allons, dit Nadir, un peu inquiet des manœuvres du vieillard, rends-moi mon or, il me faut poursuivre ma route.

—Quand tu es avec ton ami, tu n'es plus seul et vous n'êtes pas deux ; poursuivit imperturbablement l'aveugle.

Nadir, commençant à soupçonner la mauvaise foi du vieillard, voulut lui reprendre de force la bourse qu'il lui avait vu mettre dans sa ceinture ; mais l'aveugle se mit à crier de toutes ses forces : " Au secours, bons musulmans, au secours, voilà un païen, un bandit étranger qui veut me dépouiller de mes aumônes ! Venez au secours d'un pauvre vieillard aveugle ! "

La circulation est grande sur le pont de Kerdil et la foule, voyant au turban de Nadir, qu'il était étranger, l'entoura d'une façon hostile.

Il eut beau jurer que le vieillard était un imposteur et qu'il lui avait volé sa bourse contenant cent dinars, la pauvreté de ses habits et sa grande jeunesse rendaient incrédules même les philosophes ; il fut bousculé, frappé même et peut-être la prison se serait-elle ouverte devant lui si un vénérable marchand n'était venu à passer en ce moment.

La foule, oubliant Nadir, se précipita sur son passage, se prosternant et baisant ses vêtements et le pauvre Nadir réussit à s'éloigner, rajustant ses effets et cherchant son âne, lequel avait fui au commencement de la bagarre.

Heureusement pour lui, il le retrouva à quelque distance paisiblement arrêté et semblant l'attendre.

Le malheureux Nadir l'emmena à l'extrémité du pont, s'assit près de lui et pleura sur sa destinée qui lui semblait encore plus affreuse après

l'horrible vol dont il venait d'être victime. Il pleura sur le cynisme de ce vieillard qui, aux portes de la tombe, ne craignait pas de le dépouiller ainsi en remerciement de sa charité.

Comme il était plongé dans ces amères pensées, un homme s'arrêta qui lui demanda si son âne était à vendre.

Nadir, brusquement arraché à ses réflexions, réfléchit un instant, pensa que c'était là sa dernière chance de fortune, car il n'avait plus rien, la maigre indemnité du marchand arabe ayant rejoint dans la bourse le don du bon derviche ; puis il avait faim et la nuit s'approchait ; il accepta. L'homme lui compta quatre sequins qu'il prit sans marchander, tellement le malheur l'avait rendu insensible.

Nadir, enfin réconforté par la vue de cette monnaie, s'en fut de suite acheter quelques dattes à un marchand ambulant, lequel lui vendit également une petite gallette de millet et une pastèque sucrée.

Il échangea un sequin, reçut ses marchandises et une poignée de maravedis et revint au pont ; il se plaça de façon à ne pas perdre de vue l'aveugle qui l'avait volé et mangea avec le bon appétit que donne la jeunesse, même dans les plus grands chagrins et bénissant le bon derviche qui fournissait encore à sa subsistance.

La soleil avait déjà disparu derrière la Corne d'Or et Nadir, insensible à ce merveilleux spectacle, ne quittait pas des yeux son voleur de dinars, quand les premières lanternes s'allumèrent dans la ville. A ce moment, l'aveugle se leva, ajusta ses haillons et, battant le parapet du pont de son bâton, se dirigea vers la ville basse.

Nadir le suivit de près, craignant fort le perdre dans la foule toujours croissante.

Le vieillard semblait prendre un malin plaisir à s'arrêter à tous les carrefours ; à tous les bazars qu'il traversait et où il flânait, comme s'il eut pu en admirer les splendeurs.

Ils marchèrent plus de deux heures ainsi et Nadir était exténué quand enfin l'aveugle arriva devant un khan, sorte de vaste caravanseraïl habité par les mendiants de la ville ; s'engagea dans une longue et toueuse avenue, de chaque côté de laquelle s'alignaient de petites et misérables échopes.

Chemin faisant, ils se croisèrent avec plusieurs autres aveugles qui tous, après un signe ou un attouchement mystérieux, se reconnaissaient et échangeaient des lazzi sur leurs recettes et l'imbécillité des passants qui leur faisaient de copieuses aumônes. Enfin, le vieillard s'arrêta devant une petite case et ayant poussé la porte y entra. Nadir s'y introduisit sans bruit à sa suite.

L'aveugle referma sa porte, se débarrassa de son bâton puis, s'étant assis sur des nattes qui lui servaient de lit, il tira quelques provisions de son bissac et mangea de fort bon appétit. Puis il prit dans un coin obscur, une outre que Nadir constata avec stupeur être remplie de vin et y donna de nombreuses accolades, malgré la loi du Prophète.

Son repas terminé, l'aveugle serra son outre, s'assit de nouveau et ayant retiré de sa ceinture